

"Servir, c'est grandir et aider les autres à grandir"

Isabel Sánchez est secrétaire du conseil central, un conseil composé de femmes qui conseillent le prélat de l'Opus Dei. Dans cette interview, elle parle de son récent livre "Northbound Women : Des boussoles pour un monde compliqué".

12/09/2021

Lisez l'intégralité de l'interview réalisée par Álvaro Sánchez León dans El Confidencial Digital : "Las mujeres que dan más luz son las que aprenden a integrar al hombre en el proyecto de la nueva sociedad"

Je suis heureux de mettre un visage sur votre nom, de rencontrer la femme responsable des 50 000 femmes de l'Opus Dei dans le monde.

Oui, nous sommes en chair et en os, comme tout le monde.

Et vous êtes de Murcie, née peu après mai 1968... avec un désir de révolution peut-être ?

Je suis né là-bas, mais en grandissant j'ai vécu à Albox, un village d'Almería. Je me considère plus comme un méditerranéen que comme un murcien.

Vous vous êtes installé à Rome en 1992, après avoir étudié le droit à l'université. Pendant plus de la moitié de votre vie, vous avez eu une vue sur le monde entier depuis la Ville éternelle. Peut-on supposer que Planeta Press a voulu tirer parti de cette expérience accumulée ?

Planeta m'a demandé d'écrire sur ma vision des femmes d'aujourd'hui. Mais ils ne m'ont pas demandé d'écrire sur ma propre vie.

Comment résumeriez-vous la situation des femmes aujourd'hui ?

Pleine de potentiel, innovante, prête à relever les défis d'aujourd'hui. Je pense que les femmes nous aident à nous concentrer sur le soin de la personne ; plus nous valorisons et soutenons les femmes, plus nous apprenons à faire passer les gens en premier.

Qu'est-ce que l'Opus Dei offre aux femmes ? Je pense surtout à celles qui ne connaissent pas bien l'Église catholique, qui ne la voient que de loin ou à travers des préjugés et des stéréotypes.

L'Opus Dei tente de répondre aux aspirations de chacun à la grandeur, c'est-à-dire à la sainteté. Tout d'abord, il offre des exemples réels de ces "saints d'à côté" dont parle le pape François. Il y a environ un an, la bienheureuse Guadalupe Ortiz de Landázuri, une chimiste, a été élevée aux autels. L'Opus Dei nous encourage tous à essayer d'améliorer notre planète. Et nous avons un grand désir de dialoguer avec toutes les femmes, y compris lorsque nous pensons différemment.

Parlez des femmes qui brillent aujourd'hui, y compris dans ce que nous pourrions appeler le

crépuscule d'un féminisme de la "force brute".

Je pense que les femmes qui incluent les hommes dans le projet de construction d'une nouvelle société, qui ne déclarent pas la guerre, sont celles qui brillent le plus. Elles croient en un féminisme fondé sur l'égalité et la complémentarité. Beaucoup des histoires contenues dans Northbound Women : Compasses for a Complicated World portent sur ces femmes. Je ne sais pas ce que chacune d'entre elles pense de la théorie féministe, mais je connais la réalité de leur vie.

Y a-t-il des courants féministes dans l'Église catholique ?

On pourrait les appeler ainsi. Il y a celles qui pensent que pour que les femmes fassent partie de la structure de l'Église, elles doivent acquérir du pouvoir et faire de l'ombre aux hommes. Il y a des femmes qui

entreprennent des luttes très justes pour arriver là où elles pensent qu'elles devraient être mais ne le sont pas encore. Et il y a des femmes - la majorité des femmes chrétiennes - qui veulent améliorer notre monde et servir la société de là où elles sont.

Et y a-t-il vraiment un lobby pour les femmes prêtres ?

Oui, il existe. Comme le dit le pape François, je pense que c'est un point de vue très clérical. J'aimerais bien réorienter la conversation et parler des moyens d'amener les laïcs, hommes et femmes, à occuper des postes que, sans le vouloir, les prêtres ont historiquement occupés.

Dans votre livre, vous parlez des femmes qui veulent briser les plafonds de verre. Lesquels ?

Tous les plafonds de verre ! Dans le livre, je parle de femmes entrepreneurs ambitieuses qui n'ont

pas peur de servir d'en haut mais qui se heurtent à des plafonds dans le monde des affaires. Je parle aussi des plafonds de verre à la maison, lorsque les femmes sont enfermées et rabaisées à cause d'une vision étroite de la vie et de la famille. Tout le monde, homme ou femme, peut se consacrer au foyer et peut avoir une vision globale et un cœur universel à partir de là, mais cela demande des efforts et de l'étude. Les plafonds de verre que je parle de briser sont ceux qui étouffent les espoirs des femmes lorsqu'elles veulent partager leurs talents, où qu'elles soient.

Vous dirigez une multinationale active dans plus de 70 pays, donc je pense que nous pouvons dire que vous avez une vision globale. Est-il encore possible d'"aimer passionnément le monde", comme l'a écrit saint Josémaria, ou est-ce quelque chose qui appartient au

passé, avant la pandémie, les abus du travail et le chômage de masse ?

Il est parfois plus facile d'aimer les personnes malades ou blessées. Je pense que la même chose se produit naturellement lorsque nous contemplons notre monde flagellé, balafré : nous voulons faire tout ce que nous pouvons pour le guérir. Lorsque nous, chrétiens, marchons dans les rues de nos villes et villages, nous devons le faire en sachant que nous sommes le médicament de Dieu pour le monde. Nous sommes responsables de la société.

Que fait l'Opus Dei pour améliorer le monde ?

L'Opus Dei encourage et équipe les personnes. Les gens changent le monde, et l'Opus Dei les aide - toujours de manière libre, audacieuse et réaliste - à s'engager, à dialoguer avec les autres et à entreprendre des projets. J'ai eu le

privilège d'écrire sur certains d'entre eux dans mon livre. Véronique, par exemple, est une femme qui comprend que se battre avec des réalités difficiles nous aide à apprécier la vie. Elle a étudié la médecine à Paris, puis est partie en Inde, où elle a travaillé pendant de nombreuses années et où elle est vraiment devenue indienne. Elle est l'une des centaines de personnes de l'Opus Dei qui ont tout donné : carrière, nationalité... Et bien sûr, on la traite de folle ! Mais c'est ce genre de folie que l'Opus Dei encourage, aussi bien chez ceux qui vont donner le meilleur d'eux-mêmes dans des lieux nouveaux et lointains, que chez ceux qui servent la société en restant là où ils sont.

Certaines femmes sont critiquées ou rejetées en raison de la taille de leur famille. Si elles ont beaucoup d'enfants, elles sont remises en question, regardées avec méfiance

ou mises de côté. Mais il y a des femmes avec toutes sortes de familles, grandes et petites, dans l'Opus Dei et partout ailleurs.

Compte tenu de notre crise démographique actuelle, ne serait-il pas logique que notre société célèbre la maternité ?

Il est parfaitement logique que nous célébrions la maternité et la paternité. Plus que cela, notre société doit faire de la place à la maternité sur le lieu de travail, reconnaître la grande valeur, chez les hommes et les femmes, du choix de s'occuper des enfants à la maison. Il ne faut pas seulement s'en réjouir : nous devons le protéger. L'une des histoires de mon livre, par exemple, est celle de Tiziana Bernardi, ancienne PDG de la banque italienne BPM, qui s'est battue pour que ses employés aient droit à la maternité et à la paternité, afin que, lorsqu'ils deviennent

parents, ils puissent l'annoncer fièrement.

Sur quel chemin s'engage la société d'aujourd'hui, et quel rôle jouent les femmes pour nous faire avancer ? Pensez-vous que nous devions corriger le tir ?

J'espère que nous évoluons vers une société plus solidaire. Dans le livre, je dis que nous sommes à la croisée des chemins entre le soin et l'élimination. Nous pouvons choisir de nous appuyer sur les personnes, qui sont fragiles et vulnérables mais humaines et donc capables de travailler ensemble, ou sur le rêve transhumaniste de la perfection par les machines. Les femmes savent ce que valent les gens, et elles pré servent ce patrimoine depuis des siècles ; elles peuvent donc éclairer le chemin. Mais l'attention portée aux autres doit être honorée et valorisée par tous, afin qu'elle ne devienne pas

un lourd fardeau pour quelques-uns seulement.

Parlez-moi d'une femme de l'Opus Dei qui est une pionnière dans notre monde.

Je pense d'abord à Guadalupe Ortiz de Landázuri. Elle est une pionnière dans ce monde et une pionnière dans le prochain, car en 2019, l'Église l'a déclarée "Bienheureuse". L'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre est que j'ai pu utiliser une partie des bénéfices pour des bourses d'études en son nom, afin d'aider des femmes scientifiques africaines à développer leur carrière en Europe pour revenir et appliquer leurs talents dans leur propre pays. Dans dix ans, plus d'une centaine de jeunes femmes auront bénéficié de cette aide, promue comme une manière de rendre grâce pour la première femme de l'Opus Dei à être béatifiée. Je pense que Guadalupe

aurait aimé ce projet car, en plus d'être l'une des premières femmes scientifiques d'Espagne, elle a passé toute sa vie à soutenir les femmes en Espagne, en Italie et en Amérique latine.

**Parlez-moi d'une femme de l'Opus
Dei qui se bat pour joindre les
deux bouts, mais qui donne tout
pour devenir une sainte.**

Une seule ? J'ai rencontré des femmes comme ça dans de nombreuses régions du monde, notamment des paysannes mexicaines. Elles se consacrent à leur ferme et vivent un jour à la fois. Elles ne peuvent pas dire ce qu'elles auront demain, mais elles vivent avec un sentiment joyeux d'abandon entre les mains de Dieu, car elles sont très conscientes d'être filles de Dieu. Ce sont des femmes qui portent une grande charge de souffrance, mais

qui ont néanmoins un regard extraordinairement surnaturel.

Ces femmes sont-elles responsabilisées ?

Oui, dans un sens. Ils savent très bien combien ils valent, et que leur vie influence beaucoup de gens pour le meilleur. Ils savent, entre autres, qu'une partie de leur mission sur terre consiste à pardonner. Le pardon est une chose très saine et il humanise très rapidement la société. Chaque acte de pardon jette une lumière vive.

Mais dans la plupart des cas, ce sont les femmes qui doivent pardonner...

Eh bien, j'espère que nous pourrons amener les hommes à se ranger du côté du pardon également ! Pour être clair, pardonner ne signifie pas céder ou s'incliner devant l'injustice. Dans le livre, je parle de ma propre

expérience de témoignage contre le mari d'une amie lorsqu'elle a subi une grave injustice familiale. Tous ceux qui peuvent soutenir les personnes maltraitées doivent le faire ; nous ne pouvons pas fermer les yeux. Mais cela est compatible avec le pardon intérieur, car la souffrance ne nous oblige pas automatiquement à garder rancune.

Parlez-moi d'une femme de l'Opus Dei qui brise les stéréotypes.

Je connais des politiciennes italiennes - beaucoup d'entre elles - dans différents partis, dans des endroits où on ne s'attend pas à les trouver. Dans une organisation comptant des milliers de personnes, les stéréotypes sont toujours trompeurs. La diversité est une belle réalité dans toute grande organisation et dans chaque institution de l'Église.

Parlez-moi des femmes de l'Opus Dei qui travaillent dans les administrations domestiques de certaines résidences.

Ce sont des femmes qui trouvent dans le travail à la maison, dans le soin des autres, un merveilleux champ professionnel. Elles sont à l'avant-garde de leur profession et se consacrent à prendre soin de leur propre maison et de leur famille, qui est l'Opus Dei. Leur passion et leur professionnalisme sont des modèles pour nous tous ; ils nous montrent comment faire passer les personnes en premier de manière spécifique, dans les petits détails, avant chaque projet, processus et objet. C'est quelque chose que nous pouvons apporter à tout type de travail, et chaque fois que je vois ces femmes, je réapprends la valeur de tous les types de travail, des tâches qui constituent la vie quotidienne.

Parlez-moi des nouvelles générations de femmes qui sortent des écoles et des institutions éducatives dirigées par des personnes de l'Opus Dei.

J'espère que ce sont des femmes qui ont de grands rêves et qui sont désireuses de servir la société, et j'ai vu beaucoup d'anciennes élèves le faire. Dans le livre, je parle d'une élève kenyane qui travaille maintenant dans le palais présidentiel et qui lutte contre la pression et la corruption qui l'entourent, et d'élèves d'écoles situées dans des quartiers très pauvres, comme Trigales ou El Almendral au Chili, qui ont ensuite exercé des professions de haut niveau sans perdre leur désir de servir. J'aimerais voir les élèves de ces écoles continuer à lutter pour l'égalité entre les hommes et les femmes sur le lieu de travail, à construire une société plus juste et à

contribuer à un monde meilleur par leur propre travail.

Pourquoi le service est-il méprisé ?

Nous lui donnons des noms différents, mais je pense que nous apprenons de plus en plus à apprécier la valeur du service. Nous admirons tous le leadership collaboratif, inclusif et transformationnel, qui est un service. Pour certains, ce mot évoque l'esclavage ou la soumission, mais servir ne signifie pas se rétracter pour permettre aux autres de grandir. Il s'agit de grandir et d'aider les autres à grandir. Défini de cette manière, je pense que nous reconnaissons tous que le service est un chemin vers une vie pleine de sens et heureuse.

Parlez-moi de la valeur de la liberté dans l'organisation que vous dirigez.

L'Opus Dei est une organisation chrétienne, et le Dieu chrétien est un Dieu de liberté qui se révèle, nous appelle et attend une réponse. C'est quelque chose d'incroyable ! Nous sommes responsables devant Lui, et Il nous laisse complètement libres.

En tant que partie de l'Église, l'Opus Dei est imprégné de liberté. Saint Josémaria nous disait que nous ne pouvons pas être anonymes devant Dieu, parce que nous sommes des enfants, nous sommes libres et nous sommes chez nous. La piété qu'encourage l'Opus Dei est celle des enfants dans leur propre maison, et elle est très libératrice. Nous faisons l'expérience de cette liberté intérieure essentielle lorsque nous sommes avec les autres, et nous cherchons à respecter leur liberté autant que possible. Ce n'est pas une tâche facile, c'est quelque chose que nous devons apprendre chaque jour au cours de notre vie.

Y a-t-il des femmes de notre époque qui vous inspirent dans votre vie et votre travail ?

Il y en a beaucoup : beaucoup de gens simples, et quelques figures politiques plus connues, mais je préfère ne pas les nommer parce que je veux être ici pour toutes les femmes de l'Opus Dei et pour que chacune d'entre elles suive son propre chemin politique. Dans mon travail, mes collègues m'inspirent beaucoup. J'apprends beaucoup d'elles, comme Marlies Kücking, qui est plus âgée et qui est avec moi depuis longtemps, et dont je parle dans le livre. Ceux qui ont travaillé avec saint Josémaria sont comme un héritage, un legs. Ils m'ont appris à travailler en liberté et avec liberté. Les femmes qui aiment servir et prendre soin des autres sont celles qui m'inspirent le plus.

La défense audacieuse de la vie par Sainte Thérèse de Calcutta m'inspire beaucoup. Et Tamara Ivanova Chikunova, une autre femme dont je parle dans le livre, qui se bat depuis des années contre la peine de mort et a déjà réussi dans huit pays. Lorsque son fils est mort d'une manière terriblement injuste, plutôt que de chercher à se venger, elle a commencé à travailler pour prévenir les injustices futures. Ce type de réaction est très inspirant pour moi.

Des hommes ?

Ces jours-ci, je pense beaucoup à Nadal et à Federer. J'aime voir l'amitié entre rivaux, et j'ai vu leur évolution d'adversaires sur le court à admirateurs et amis mutuels. Leur capacité à dialoguer et à apprendre - même de leurs concurrents ! - et leur détermination constante à s'améliorer sont très inspirantes.

Comment expliquez-vous aux gens pourquoi tant d'apostolats de l'Opus Dei sont proposés séparément aux hommes et aux femmes ?

L'Opus Dei n'a pas encore 100 ans et la vérité est que, jusqu'à récemment, nous n'avions pas besoin de l'expliquer, car de nombreuses activités de formation dans l'Église et dans la société étaient séparées. Maintenant, nous devons nous-mêmes réfléchir aux moyens d'apprécier et d'expliquer le charisme que notre fondateur a reçu. Saint Josémaria avait compris que toute la formation spirituelle et doctrinale de l'Œuvre serait donnée séparément, mais cela ne représente qu'un faible pourcentage des activités de la Prélature dans le monde. Notre défi est maintenant de mieux comprendre et expliquer cela. Nous sommes une jeune institution,

prête à apprendre, et nous y travaillons.

Votre livre montre des personnes de l'Opus Dei concentrées sur le monde extérieur, sur des projets, du travail et des personnes, sans penser aux activités de la prélature toute la journée. Est-ce ainsi que les médias comprennent l'Opus Dei ? Ou les gens de la rue ?

Peut-être ne savons-nous pas très bien comment montrer aux gens qui nous sommes. C'est pourquoi j'ai choisi d'écrire ce livre comme je l'ai fait : comme une invitation à relever les défis d'aujourd'hui et à les faire entrer dans nos salons. Les défis sont clairs et vastes (comme la "paix", la "solidarité" et la "durabilité"), mais pour écrire à leur sujet, j'ai dû les ancrer dans ma propre vie et dans celle des gens qui m'entourent. Nous aimons tous parler de nous-mêmes et de notre petit monde, et nous devons

continuer à apprendre à dialoguer avec les autres et à travailler ensemble.

Est-il considéré comme anti-progressiste, du moins en Espagne, de se dire catholique, romain et apostolique ? Avez-vous rencontré des préjugés ?

J'ai rencontré de nombreux préjugés. Beaucoup d'interviewers m'ont demandé pourquoi j'admettais que je faisais partie de l'Opus Dei au début du livre, et si j'avais peur que les gens me rejettent pour cela. Eh bien, je n'ai pas peur. Je suis qui je suis, et je veux le partager. Être dans l'Opus Dei, pour moi, est quelque chose de très enrichissant. Je cite dix défis dans le livre, et je n'arrive pas à croire que nous soyons en désaccord sur chacun d'entre eux. Je pense que nous sommes en train de perdre notre capacité de dialogue et d'ouverture. Lorsque le pape parle

de faire tomber les murs, les premiers auxquels je pense sont les préjugés qui nous séparent les uns des autres. Certaines personnes sont méfiantes lorsqu'elles entendent dire que quelqu'un est chrétien, et certains chrétiens sont méfiants lorsqu'ils entendent dire que quelqu'un est féministe. Dans les deux cas, nous nous mettons sur la défensive et supposons, d'emblée, que nous allons être en désaccord. J'aimerais dialoguer davantage et juger moins !

Pourquoi les gens qui veulent faire de bonnes choses ont-ils mauvaise presse ?

Par exemple ?

L'Opus Dei.

Peut-être que nous ne faisons pas toujours un bon travail pour communiquer le bien que font les personnes qui font partie de l'Opus

Dei. Parfois, c'est parce que nous ne voulons pas nous montrer et que nous essayons d'être discrets, car c'est une attitude très chrétienne... Mais je pense que notre monde actuel a besoin d'exemples. Nous devons partager, non pas pour nous vanter, mais pour que les autres puissent apprendre à nous connaître et à nous comprendre, et se joindre à notre bon travail. Nous pouvons le faire humblement, en étant désireux de célébrer les talents des autres.

La vérité est que je m'attendais à vous trouver, vous, directrice d'une institution internationale, un peu bureaucratique et distante - mais vous voilà poète ! Je ne sais pas si la plupart des directeurs nous aident à avoir une vue d'ensemble ou s'ils ont tendance à montrer le mauvais côté, les nœuds, les règles et les routines.

J'aime beaucoup parler de gouvernement créatif. Un leadership inclusif et collaboratif vise à aider les autres à se développer, et cela signifie innover. J'ai la chance de travailler avec des femmes qui savent voir la situation dans son ensemble et prendre des mesures concrètes. C'est quelque chose que j'ai appris dans mon travail au sein du conseil central de l'Opus Dei à Rome.

Écrivez-vous de la poésie ?

Oui, j'adore ça, surtout le soir.

Quel est votre style poétique ?

En ce moment, c'est très urbain, mais je suis passé par une étape où j'ai aimé le style de Salinas. En ce moment, je suis attirée par l'art qui dépeint les réalités quotidiennes. J'aime aussi la photographie, surtout les photos urbaines.

Y a-t-il des femmes de l'Opus Dei à la tête de projets dans d'autres endroits du monde ? En Afrique, par exemple ?

Elles sont nombreuses. En Afrique, elles dirigent des initiatives éducatives et sanitaires d'une manière particulière. Dans les sociétés où les femmes n'ont pas la position qu'elles devraient avoir, elles sensibilisent et travaillent pour un changement non violent.

Certains des projets sociaux promus par les femmes de l'Opus Dei en Espagne vous attirent-ils particulièrement ?

J'aime beaucoup le centre de soins Laguna à Madrid, bien qu'il ne s'agisse pas seulement d'une initiative des femmes de l'Opus Dei. C'est un exemple parfait de ce que les membres de l'Œuvre peuvent faire : ils arrivent quelque part, voient un besoin particulier et présentent un

projet pour répondre à ce besoin et servir la société. Dans ce cas, ils ont constaté la nécessité d'une meilleure prise en charge de la fin de vie et ont tout fait pour l'améliorer. Dès le début, ils ont pu soutenir de nombreuses familles, et ils ont continué à le faire tout au long de cette pandémie. Ils fournissent des soins complets, centrés sur le patient mais qui aident toute la famille ; ils transmettent de l'espoir et soutiennent les malades en phase terminale d'une manière très spéciale. Chapeau bas à l'équipe de Laguna !

Le véritable objectif de l'Opus Dei est-il d'enseigner, de détenir le pouvoir, de changer la société, de convertir les gens... tout cela ou rien ?

L'Opus Dei cherche à transformer les gens pour qu'ils aspirent à ce qu'il y a de mieux dans la religion, c'est-à-dire

se rapprocher de Dieu, et dans leur engagement envers leur monde, c'est-à-dire l'aimer passionnément. Mais cela ne se produit que si chaque personne veut vraiment et réellement être meilleure. C'est une grande révolution intérieure.

Parmi les thèmes de votre livre, quels sont ceux que vous voulez le plus mettre en avant ?

Avant tout, je veux crier sur tous les toits que le regard antagoniste que nous portons si souvent sur les questions cruciales ne nous aide pas à voir la solution. Si nous voulons construire une nouvelle société, nous devons intégrer les talents - ceux de chacun. Opposer les hommes et les femmes, les cultures et les contre-cultures, les différentes races ne fait qu'obscurcir notre vision. Lorsque nous cédons à la mentalité du "nous contre eux", tout s'écroule.

Comment vos contacts avec la presse autour de la sortie de votre livre contribuent-ils à améliorer votre travail ?

Cela m'aide à comprendre la perception du public de l'Opus Dei en tant qu'institution. Par exemple, des journalistes m'ont dit qu'ils étaient stupéfaits d'apprendre qu'il y a des femmes dans l'Œuvre ! Eh bien, il y en a, et elles sont là depuis 1930. Cela a été un signal d'alarme : nous, les femmes, devons aller de l'avant ; le monde est important pour nous et il faut qu'il nous remarque. Il y a encore des journalistes qui pensent que l'Opus Dei est rigide et monolithique, que nous pensons tous de la même façon... Et ce n'est pas le cas. La vie réelle dans l'Opus Dei est tout autre.

Nous devons continuer à améliorer notre communication institutionnelle. Nous devons peut-

être montrer un peu plus ce que nous faisons de bien, tout en reconnaissant humblement, bien sûr, que nous pouvons échouer même si nous sommes bien intentionnés.

Nous sommes une institution d'apprentissage. Tout n'est pas parfait du premier coup, et il nous arrive de blesser des gens et de faire des erreurs en cours de route. Nous devons être suffisamment détendus pour demander pardon, comme l'a fait récemment le prélat, lorsque cela se produit.

Beaucoup de gens commencent l'année universitaire avec le hashtag "dépression post-vacances" en tête. Vous dirigez une institution qui parle de rêver grand dans notre travail, du travail bien fait. Avez-vous des conseils pour nous aider à relever la tête lorsque nous nous sentons déprimés ?

L'Opus Dei est le haut-parleur d'un message essentiellement chrétien : les situations les plus ordinaires sont des tremplins pour nous amener à Dieu. Concrètement, lorsque notre travail quotidien est intéressant et passionnant, il nous apprend à le transformer d'idole en allié de Dieu, et lorsqu'il est ennuyeux, de fardeau en chemin d'épanouissement personnel, de service et de don de soi.

En cette période de pandémie, une chose qui m'aide est de me concentrer sur ce qui est possible et comment c'est possible. Nous devons peut-être faire des choses avec des masques et une distanciation sociale, mais nous pouvons les faire avec passion ! Notre travail est important, et nous faisons beaucoup de bien avec lui. Le coronavirus nous a tous ralentis et nous a aidés à regarder les autres plus calmement ; prendre soin des personnes qui nous entourent est

une véritable priorité. Au-delà du monde du travail, je pense que le COVID nous a aussi mis à genoux devant Dieu, ou du moins nous a fait le désirer un peu plus ou le chercher un peu différemment. Encourager ce désir va nous aider tous.

Comment cette pandémie change-t-elle le monde ? À la fin, serons-nous meilleurs, ou sommes-nous condamnés à l'inertie ?

La réponse dépend de chacun d'entre nous. Les personnes qui ont surmonté l'adversité peuvent nous inspirer et nous faciliter la tâche. C'est ce que j'ai essayé de montrer à travers les femmes que je présente dans mon livre.

Le prélat de l'Opus Dei a-t-il lu votre livre ?

Aux dernières nouvelles, il en était à la page 40. Je ne sais pas s'il est

toujours en train de le lire ou s'il l'a mis de côté.

Deux Espagnols au sommet du gouvernement de l'Opus Dei... Doit-on considérer que c'est une marque espagnole ?

(Rires) Non ! Nous sommes espagnols, mais le monde entier tient dans notre cœur. Le prélat, Monseigneur Fernando Ocáriz, a un esprit très ouvert. Il a vécu à Rome pendant de nombreuses années et moi aussi. Mais depuis Rome, je suis constamment en contact avec les besoins de la planète entière. Je suis très reconnaissant de ce que mon pays m'a donné, mais mon regard s'est mondialisé.

Albox vous classe-t-il dans son top 10 des personnes influentes ?

(Rires) C'est possible...

Et Murcie ?

Qui sait ? Je m'y rends maintenant,
on verra ce que je vais trouver.

pdf | document généré
automatiquement depuis [https://
opusdei.org/fr/article/servir-cest-
grandir-et-aider-les-autres-a-grandir/](https://opusdei.org/fr/article/servir-cest-grandir-et-aider-les-autres-a-grandir/)
(20/01/2026)